

◆ **Anna Baldinetti, *Orientalismo e Colonialismo. La ricerca di consenso in Egitto per l'impresa di Libia.*** Pubblicazioni del l'Istituto per l'Oriente "C.A.Nallino", Roma, 1997, 199 p.

Anna Baldinetti nous présente le fruit éditorial d'une thèse soutenue en 1994. Il s'agit d'une nouvelle pierre apportée à l'édification du débat qui a secoué les milieux de la recherche orientaliste depuis le fameux réquisitoire d'Edward SAID (*Orientalism*, 1978). Le lien qui unit orientalisme et colonialisme y est examiné à travers l'histoire de la communauté scientifique italienne et de son engagement dans le projet expansionniste italien de ce début du siècle, projet dirigé vers les étendues délaissées de l'ultime région de l'Afrique du Nord restée ottomane à l'orée du XXème siècle, la Tripolitaine.



L'originalité de l'étude - riche en références archivistiques - consiste en ce que ce lien peut se lire à travers les activités scientifiques des italiens en Égypte voisine, dans les années qui précédèrent la conquête italienne (1912), comme une subtile préparation, destinée non seulement à bâtir une connaissance élargie du monde arabe et musulman à des fins pratiques, mais aussi à établir un avant-pont dont l'objectif essentiel, pour l'Italie, était

d'apparaître assez islamophile afin de s'attirer les sympathies des populations et des gouvernements susceptibles d'entraver ses projets.

La politique islamophile, commanditée par les plus hautes instances du pays et s'appuyant en Égypte sur la présence d'une imposante communauté d'émigrés (communauté que l'on désignait d'ailleurs dans la terminologie de l'époque par "colonie" italienne), se décline ici essentiellement sur deux registres : les interventions politico-sociales (prises de positions anti-anglaises, projet d'établissement d'une mosquée "Umberto I" au Caire, etc.), et l'affermissement de la présence culturelle et scientifique italienne, essentiellement par la mise en œuvre de projets universitaires auxquels participèrent les plus éminents orientalistes italiens.

Enfin, arrivée l'heure de la conquête en Libye, l'auteur aborde les réactions que celle-ci suscita en Égypte tant du point de vue des autorités politiques, que de l'opinion publique. Il décrit l'attitude d'une partie de la communauté à laquelle fut assignée la mission d'orienter cette opinion publique et d'accréditer le bon droit de l'entreprise coloniale, à travers la presse ou en s'appuyant sur le prestige d'éminents savants au cœur de la Société Khédiviale de Géographie.

◆ **Hélé BEJI, *L'imposture culturelle*,** Paris, Stock, 1997, 165p.

Cet ouvrage, le cinquième de l'auteur depuis *Désenchantement national. Essai sur la décolonisation* (Paris, Maspéro, 1982), est une méditation qui revient sur le phénomène de la décolonisation considéré comme *au coeur de la question essentielle de la culture moderne*.

Celle qui parle est une *égarée dans un monde trop vaste et sans repères apparents, visibles, lisibles, immédiats* qui reprend tout le long de l'essai les idéaux, les mots et les obsessions de la culture contemporaine dominante : l'universel, l'identité, le patrimoine, l'authenticité, la démocratie, l'individualité, la conscience, la spécificité, la modernité...



Ce travail de lucidité nous mène jusqu'aux grandes douleurs actuelles, aux méfaits de la haine culturelle et des intolérances diverses en dénonçant le mensonge entretenu, répété, amplifié de l'équivalence des cultures. L'ethnologie a révélé des *civilisations* devenues des *cultures* au sein desquelles l'uniformité de la technique moderne aiguisait la recherche éperdue d'une image différenciée de soi. La

religion impérialiste de la communication a achevé de faire croire à une universalité désormais sans contenu.

La passion identitaire a accompagné la décolonisation et atteint les sociétés dominantes du monde occidental comme celles du monde post-colonial, fières de découvrir l'ancienneté de leur culture et une authenticité inaccessible. Seulement, "*en découvrant la force de l'identité culturelle, la conscience moderne a perdu celle de son discernement moral*" et l'idéal de l'universalité s'en trouve par là égaré alors que se sont multipliées les voies qui auraient pu y mener.

L'auteur livre un constat sévère mais ouvert à une culture qui serait *confiance, sérénité, tendresse charnelle, aura poétique, discernement, capacité d'atteindre limites et hauteurs de la création, énergie, vitalité*... Elle interpelle les intellectuels qui encensent les pièges idéologiques courants afin qu'ils remplacent la mystique de la réappropriation de l'histoire et du passé par la conquête d'un espace politique public, face aux règles occultes du monde civilisé et à la dureté de l'âge moderne.

Défiant la sollicitation tyrannique de l'identité, cet ouvrage est une parole élégante qui s'élève contre le langage dominant des journaux et des experts pour repousser une illusion envahissante et conjurer l'inhumanité des messages culturels actuels; il se lit comme une bouffée revigorante et une libre flânerie pour l'esprit.

◆ **NAVEZ-BOUCHANINE Françoise, Habiter la ville marocaine.** Casablanca, Gaëtan Morin éditeur-Maghreb, Paris, L'Harmattan, 1997, 315 p.

La richesse des analyses présentées tient à la fois à la posture méthodologique de l'auteur et à sa réflexion sur le statut de l'espace dans la construction du social. L'espace est considéré comme une des dimensions des phénomènes sociaux et non comme une *altérité conceptuelle face au social*. Il est tout autant une ressource qu'une contrainte pour les acteurs sociaux. Ainsi le rapport espace/société est-il analysé dans sa complexité, non posé en terme de simple projection spatiale des rapports sociaux ou de déterminisme de la forme. Ce questionnement est abordé, et nourri en retour,



par le biais d'une observation fine des pratiques d'appropriation spatiale des habitants des **villes marocaines**. Les usagers investissent la ville, la transforment, la subvertissent, la modèlent, en assignant aux différents espaces d'autres fonctions et représentations symboliques que celles conçues par les professionnels ou léguées par l'histoire. Ce regard réhabilite l'habitant comme acteur de l'urbain sans pour autant en faire un sujet souverain et isolé.

La prise en compte des dynamiques d'interactions, d'ajustements, de la complexité de l'acteur, considéré dans sa pluralité, ne manque pas de venir affiner les analyses en les nuanciant. L'habitant, en tant qu'être social, est compétent. En puisant dans des registres divers, il se construit, confère de la cohérence à ses actions et de l'ordonnancement à la ville. Toutefois, l'auteur ne s'en interroge pas moins sur les limites de la mise en œuvre de cette compétence, sur les hésitations, les conflits et les contradictions qui accompagnent cette mise en ordre dans les villes marocaines. La démarche se veut résolument comparatiste. Plus de quinze années de recherche sur les villes marocaines ont permis à l'auteur d'appréhender les différents types d'habitat (économique, immeubles sociaux, quartiers clandestins, bidonvilles, médinas, habitat résidentiel) et d'envisager les modes d'appropriation du logement, des espaces limitrophes à celui-ci et des espaces publics. Cette démarche permet de dépasser l'hétérogénéité des *concrétisations formelles* en faisant ressortir les principes convergents. Au-delà des différentes variations, cela conduit à la mise en exergue de modèles socioculturels communs aux différents groupes, dont les valeurs et les comportements témoignent à la fois de la force des modèles traditionnels et des transformations sociales qui les font évoluer.

◆ **Kamel CHAOUACHI, Le narguilé. Anthropologie d'un mode d'usage de drogues douces,** Paris, L'Harmattan, 1997, 262 p. (collection Nouvelles études anthropologiques)

Objet de fantasmes des écrivains et des peintres orientalistes, le narguilé, appelé en Tunisie *shîsha*, continue à faire rêver les touristes occidentaux qui en emportent souvent un exemplaire dans leurs bagages, parce que précisément il incarne à leurs yeux l'Orient mythique. Sa forme phallique est à l'origine de toutes sortes de croyances qui en font un instrument magique. Kamel Chaouachi développe une approche anthropologique du narguilé en la restituant dans une réflexion plus générale sur les usages sociaux des drogues douces. Après avoir entrepris un bilan des connaissances

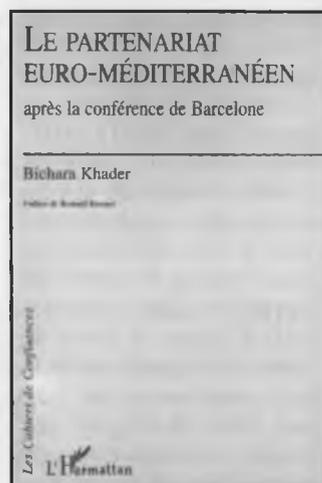


encyclopédiques, historiques et littéraires sur le narguilé, l'auteur se livre à une étude étymologique, qu'il reconnaît lui-même peu concluante : s'intéresser au terme narguilé, c'est risquer de s'embrouiller très vite dans un enchevêtrement de mots, aux origines étrangères et variées à l'infini, où la partie désigne le tout, quand il n'y pas simplement glissement de sens.. L'apport principal de l'ouvrage réside

description minutieuse des pratiques et des usages du narguilé, y compris les plus insoupçonnés d'entre eux, comme par exemple celui de ces femmes moyen-orientales qui, dans des cercles privés ou derrière leur moucharabieh, se livrent au plaisir de fumer : *les deux sexes fument le ghaliân (narguilé des Persans), mais les vieilles femmes semblent s'en délecter avec plus de passions* (Lafont-Rabinot). Aussi, l'étude du narguilé fait-elle appel à *une anthropologie du temps qui passe*, contribuant à réhabiliter le droit à la paresse (Paul Lafargue) lequel vient heurter de plein fouet bien des conceptions sociologiques contemporaines. L'ouvrage poursuit également une visée normative. A travers sa réflexion sur les usages sociaux du narguilé, il entend contribuer au débat actuel sur la prévention des drogues douces. Faut-il brûler le narguilé et interdire son utilisation dans les espaces publics, comme le réclamaient récemment une certaine presse tunisienne au nom de la lutte contre le tabagisme et l'archaïsme ? *Le seul horizon de prévention est-il l'abstinence (...)* ? Adversaire résolu de la prohibition, K. Chaouachi nous invite à reconsidérer le narguilé ou *shîsha* comme un élément fondamental, à forte charge culturelle et symbolique, de la prévention contre l'abus de tabac et l'usage d'autres stupéfiants aux effets dévastateurs.

◆ **Bichara KHADER, Le partenariat euro-méditerranéen après la conférence de Barcelone.** Paris L'Harmattan, 1997, 229 p, (Les cahiers de Confluences, préface de Bernard RAVENEL).

Le processus de mondialisation et le renforcement des pôles régionaux autour des États Unis (ALENA) et du Japon (APEC), mais aussi l'aggravation de la situation de crise voire de conflit interne dans les pays tiers méditerranéens (PTM) ont poussé l'Europe à reconsidérer ses relations avec l'ensemble des pays de la région méditerranéenne dans un cadre plus global. Les relations extérieures de l'Union Européenne étaient jusque là régies par des accords de coopération qui se caractérisaient par la prédominance de l'aspect commercial, une asymétrie en faveur des produits des

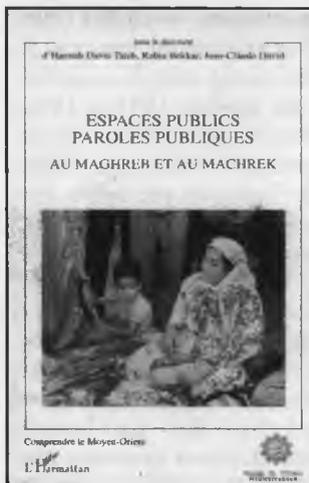


pays tiers méditerranéens et par l'absence d'un cadre global et d'une vision complète des problèmes de développement. Aboutissement d'un ensemble d'initiatives, la conférence de Barcelone (26, 27 et 28 novembre 1995) avait pour objectif l'établissement d'une zone euro-méditerranéenne "de paix, de stabilité, de sécurité et de prospérité partagée" fondée sur le partenariat.

La réalisation d'un tel objectif nécessite la mise en place d'un modèle de coopération qui dépasse le seul aspect commercial pour prendre en considération l'ensemble des problèmes de développement à savoir les échanges commerciaux, l'aide financière et les investissements directs étrangers, les problèmes de sécurité et ceux de la démocratie. Le projet de partenariat mis en place correspond à un scénario de co-développement impulsé par l'Europe et dans lequel de nombreux PTM devaient trouver la voie de leur développement. Un an après la conférence de Barcelone, le bilan du suivi de la conférence (accords d'association entre l'Union Européenne et un certain nombre de pays tiers méditerranéens, rôle accru de la Banque Européenne d'Investissement en Méditerranée et un ensemble de conférences et de rencontres pour faire avancer le dialogue entre les États et les élites) reste mitigé. Le manque d'avancée significative sur le terrain de la sécurité et de la culture, pousse l'auteur à conclure que le partenariat euro-méditerranéen comporte trois volets d'égale importance. *Ouvrer pour un développement économique sans bâtir une sécurité méditerranéenne globale et concertée et sans une réelle démarche d'ouverture à l'altérité la plus proche relevait tout simplement de la chimère.*

◆ **Espaces publics, paroles publiques au Maghreb et au Machrek,** sous la direction d'Hannah Davis Taïeb, Rabi Bekkar, Jean-Claude David, Paris, L'Harmattan, 1997, 253 p.

Ces travaux sur les paroles publiques et les espaces publics dans les villes arabes sont le prolongement d'une recherche sur la construction de l'urbanité et la gestion des espaces. Les contributions réunies ici partent de points de vue disciplinaires variés (géographie, anthropologie, linguistique), et poursuivent une analyse commune sur le rôle et le poids de la parole publique non institutionnelle dans les sociétés arabes. L'approche adoptée met l'accent sur le statut particulier des mots, la fonction du langage et les espaces dans lesquels ils s'expriment. Le premier chapitre du livre regroupe quatre



études sur les salles de réception. J.C. Depaule, à travers une synthèse des travaux qui ont porté sur ces espaces particuliers des maisons traditionnelles en Egypte, au Yémen, Liban, Koweït, propose une lecture de leur évolution architecturale, l'altération de leur décoration intérieure et l'évolution de la signification sociale des échanges langagiers qui s'y expriment. L'exemple particulier de la *diwaniya*

au Koweït est analysé par F. Dazi-Héni. Héritée de la tradition bédouine, la *diwaniyya* demeure une pratique sociale où sont profondément marquées les hiérarchies, les normes sociales, les codes de la conversation traditionnelles. Parallèlement à l'introduction d'une vie parlementaire, l'Etat koweïtien a fait de ces espaces privés des espaces publics, intermédiaires entre le peuple et le parlement, où la prise de parole a un statut et une fonction politique. Dans la deuxième partie de l'ouvrage, sur les relations de *gender* dans les espaces oratoires, D.A. Kapchan étudie les effets de l'entrée des femmes dans un lieu masculin: les marchés de Béni-Mellal au Maroc. L'auteur montre comment une pratique discursive féminine transforme les discours tenus par le public mixte de ce lieu de rencontre et de négociation. Dans l'ensemble, les études proposées, montrent que, malgré les transformations urbaines et sociales des villes arabes, la télévision, le contrôle de la parole publique par les pouvoirs en place, l'oralité demeure une dimension essentielle dans les relations sociales et la vie communautaire dans le monde arabe.

◆ **MORIZOT Pierre**, *Archéologie aérienne de l'Aurès*, Paris, Centre des Travaux Historiques et Scientifiques, 1997, 299p.

Une archéologie présentée par un recueil de photos aériennes, l'objet peut surprendre; nous avons été habitués à d'autres présentations. Pierre MORIZOT nous offre une vue d'ensemble de vestiges antiques de la région algérienne de l'Aurès et fait état de la *situation existante avant que les grandes transformations récentes (sédentarisation, urbanisation, dégradation forestière...) n'en aient altéré la physionomie.*

Ce livre s'inscrit en complément des inventaires et descriptions des ruines romaines entamés dès l'établissement français. Il détourne des documents des années 1956 à 1962 réalisés à des fins militaires mais reste fidèle à l'optique première des photos aériennes (dont nous apprécions la qualité d'impression) : situer les vestiges dans leur environnement, *dans toute leur exactitude et leur étendue.* Bien plus que d'apporter quelques rectifications mineures aux plans déjà levés, l'usage de l'image (à la différence des

cartographies synthétiques peu accessibles au non-spécialiste) fait prendre conscience des topographies, du relief tourmenté et des distances à l'origine des choix d'implantation humaine, du tracé des voies ou des versants taillés en terrasse. Un court instant, par l'échelle détaillée des prises, c'est une occupation du site à l'époque étudiée que nous croyons apercevoir.

Mais cette distanciation du cliché met aussi à jour d'autres traces qu'un observateur au sol ne peut appréhender et ce sont autant de vestiges (constructions, terres mises en valeur...) étonnamment variés qui se livrent à nous que de nouveaux éléments dégagés, qui apporteront un *précieux renfort à la connaissance des sites anciens.* Permettre un autre regard sur ce monde que l'on croit connu et décrit à la hauteur de toute son importance historique par le nombre d'études faites, tel est le souhait de l'auteur.

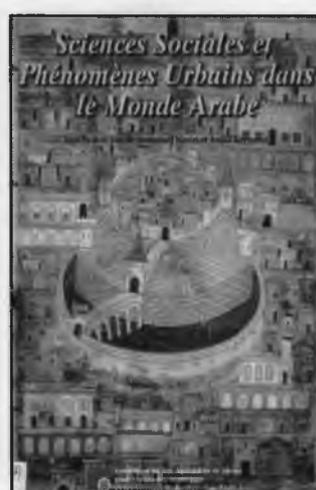
Nous regrettons peut-être - bien que ce ne soit pas l'objet du livre - de n'être pas plus introduit à la compréhension des clichés. En effet, nous nous laissons prendre au jeu de voir d'autres traces sur les photographies et d'émettre des hypothèses, lorsque rien n'est mentionné sur les schémas d'interprétations à leur propos.



◆ **Naciri Mohamed & Raymond André** (ss dir.), *Sciences Sociales et phénomènes urbains dans le monde arabe*, Fondation du Roi Abdul-Aziz Al Saoud pour les Etudes Islamiques et les Sciences Humaines - Casablanca, 1997

Le principal objet de l'ouvrage est de faire une relecture de la ville dans le monde arabe à la lumière des nouvelles avancées réalisées dans les sciences sociales. Trois aspects essentiels, renvoyant à des espaces temps très significatifs, focalisent les différentes contributions de ce collectif. Le premier porte sur la ville pré-moderne, de l'époque pré-islamique à la période tardive. Une question récurrente : en quoi les composantes de la conception urbaine dans ces villes sont-elles

proprement islamiques ? Est-ce pour des raisons théologiques ou pour des raisons juridiques ? On s'obstine à montrer la spécificité de la *ville musulmane* ou celle de *l'habitat musulman* et ce à travers des comparaisons avec la *ville occidentale* et avec l'habitat des coptes en Egypte ou avec celui des Juifs à Sanaa. A force de chercher la spécificité de la *ville musulmane*, on finit par être gêné par ses propres découvertes : au niveau de l'habitat par exemple, "*on a longtemps*



considéré la maison à cour comme l'archétype de la maison arabo-musulmane". On se rend compte que "*ce type d'habitat (...) ne constitue nullement un modèle et encore moins un modèle islamique*". Le second aspect renvoie à la prégnance du modèle traditionnel sur la nouvelle urbanisation née avec les transformations survenues au XXème siècle. Elle est exposée à travers l'analyse des formes de citadinités et leur rapport avec l'idée de citoyenneté, celle de la centralité des noyaux anciens et celle de la question de la restauration du patrimoine monumental. On note la rupture dans l'évolution des villes arabes depuis le siècle dernier et plus particulièrement au moment de l'indépendance : les élites quittent les vieilles villes pour s'installer dans les quartiers modernes. Cependant, la modernité dans la ville arabe n'est pas toujours source de déclassement des centres traditionnels. Au contraire, elle permet parfois de "sauver l'histoire d'une ville". Le troisième aspect traité par les contributions porte sur l'évolution actuelle de la ville dans le monde arabe dont la problématique est désormais celle des grandes villes du monde d'aujourd'hui. Aussi, la parole est donnée ici aux praticiens de l'urbanisme et de l'architecture contemporains, aux gestionnaires et aux spécialistes des sciences sociales.